

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS... \$9.00 \$1.50 \$2.75  
POUR L'ETRANGER... \$12.15 \$6.10 \$8.05 \$1.05

Les abonnements commencent invariably le 1<sup>er</sup> du mois.

**Le Numéro**  **Cinq Cents**

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.50 \$1.00

Les abonnements datent de 1<sup>er</sup> et de 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, PRO ARIS ET FOCIS, SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872 NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 15 NOVEMBRE 1912 86ème Année

## LA GUERRE ET LES PEUPLES.

M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire d'Allemagne, disait au début de l'été à un de nos plus éminents compatriotes: «Prenez garde: les risques qui menacent la paix du monde se sont déplacés. Autrefois, et même il n'y a pas longtemps, ces risques étaient dans les chancelleries. C'est de là, c'est du cabinet des ministres que partaient les complications. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Les ministres sont tous pacifiques. Aucun d'eux ne veut la guerre. L'élément belliqueux, c'est la masse. Ce qu'il faut craindre ce sont les grands mouvements populaires qui, pareils à des lames de fond, arrivent du large et déferlent soudain. Ce sont les peuples qui, en quelques jours, en quelques heures, peuvent rendre les guerres inévitables. La guerre sera de plus en plus une passion collective.

J'avais retenu cette opinion d'un homme d'Etat prudent et réfléchi. Voici qu'elle trouve dans les événements d'Orient la plus éclatante des confirmations.

Les partis conservateurs ont l'incroyable habitude d'accepter sans critique les affirmations de leurs adversaires des que ces affirmations ne semblent pas directement agressives et s'enveloppent d'une théorie générale, électorale, acceptation, désinvolture, ignore la cause, mais je vois l'effet.

Parmi les théories pernicieuses qui ont ainsi bénéficié d'une imprudente faveur, il n'en est pas qui, plus que le marxisme, aient contribué à fausser l'esprit public. Karl Marx, qui fut le plus opportuniste des doctrinaires, avait merveilleusement flairé son temps. Après l'évolutionnisme darwinien, on était mûr pour le positivisme historique. Le dix-neuvième siècle, grand siècle de commerce et de négocié, ne pouvait pas trouver mauvais qu'on fit aux affaires une place dominante dans la vie des peuples. L'hypothèse marxiste arrivait à son heure et son matérialisme sommaire n'était pas pour déplaire à un âge qui se piquait de science, se revoltait contre le dogme. Ainsi l'opinion s'est généralisée qu'il n'y a que des guerres économiques; que le lute des classes, c'est-à-dire la lutte des intérêts même le monde, que la clé de l'histoire est dans le bien-être ou le mal vivre des générations qui la font. Vérité partielle, qu'un Ferrero retiendra et utilisera, quand il expliquera la chute des Gaules, mais qui n'est qu'une vérité partielle: car le monde ne se résume pas dans l'estomac et la vie morale est une réalité aussi agissante que la vie matérielle.

La diffusion du marxisme, les socialistes contemporains ont tiré le meilleur parti. Un tigre coup de pouce et la doctrine s'est tournée en argument de polémique. Les intérêts matériels, même le monde; mais quels intérêts matériels? Ceux des capitalistes évidemment, et voilà une interprétation toute prête, et si commode, des événements d'hier, d'aujourd'hui et de demain! Une guerre éclate; c'est des intrigues du capital qu'elle résulte. Un conflit menace; c'est le capital qui le provoque. Le Maroc? Intrigue capitaliste. Tripoli? Intrigue capitaliste. La crise des Balkans?... Par une vieille habitude, nos révolutionnaires ont dit aussi "intrigue capitaliste". Seulement, cette fois, l'évidence était trop forte et ils n'ont pas osé insister. Ils parlent maintenant de fanatisme, de cléricalisme, d'obscurantisme, toutes choses qui nous éloignent du point de départ.

C'est qu'en effet, à la lueur des incendies allumés en Orient, il est très clair que le marxisme est en défaut et que l'intérêt économique, commercial, matériel n'est pas le ressort de cette crise.

Cette crise est, avant tout, une crise populaire. Non point que de très grands acteurs n'y parais-

sent sur la scène. Tout de même, comme dans certaines tragédies antiques, le personnage principal, c'est la foule.

Et d'abord la foule bulgare. Il n'y a qu'un peuple qui puisse être comparé à celui-ci pour l'effort et la rapidité du progrès: c'est le peuple japonais. Je ne sais si beaucoup de nos lecteurs ont fait le trajet de Constantinople à Paris. Quand, sortant de Macédoine, on entre en Bulgarie, on a la sensation de passer d'un monde dans un autre. La Turquie immobile et indolente a laissé la terre et les hommes en jachère. C'est une humanité appauvrie qui vit dans les champs désoyés. La Bulgarie, ardente et créatrice, a mis en valeur toutes les ressources du sol, blé, riz, maïs, pâtures. La nation au travail respire, même dans la dureté du labeur, l'allégresse et l'espérance. En moins de trente ans, tout a poussé: l'Etat, avec ses organes essentiels; l'armée, qui a coté au trésor, on le rappelle ces jours-ci, proportionnellement plus qu'aucune autre armée d'Europe, armée entraînée, exercée, dont on juge en ce moment la valeur; l'outillage économique, chemins de fer, routes, banques. Et pour animer cette élosion, une grande idée, l'idée des réparations futures, l'idée de la libération à parfaire, du secours dû aux frères encore opprimés.— disons d'un mot l'idée de la revanche, l'idée qui a mis debout la Prusse après Jéna, le Japon après Shimonoseki.

Cette œuvre magnifique n'est point à coup sûr une œuvre spontanée. Pour la mener à bien, il a fallu un chef et les Bulgares, parfois rebelles à ce chef venu de loin, commencent à comprendre aujourd'hui ce qu'ils lui doivent. Mais quand, l'heure historique sonnait, il est agi de prendre les résolutions décisives, quand en face de l'Europe, médiatrice hésitante, il a fallu jeter le gant à la Turquie, ce jour-là au gouvernement paralysé par la conscience de son immense responsabilité, que le peuple qui a forcé la main. Un long cri de haine est monté des champs et des villes. L'ordre de mobilisation a trouvé les soldats en marche, se ruant vers le devoir national. Si le Roi ou ses ministres avaient dit: "Halte-là!" ils étaient balayés. L'âme collective se dégageait, obéissant aux lois des progrès qu'on dédaignait. Fouché et Gustave Lebon. La volonté nationale, dont on parle, sans y croire, dans les Parlements, devenait la plus impérieuse des réalités.

Cette guerre est la guerre du peuple. C'est le peuple qui l'a voulue. C'est le peuple qui l'a déclarée.

Nous fin de là, plus péniblement, d'autres peuples aussi se préparaient.

Le peuple serbe n'avait pas eu, comme le bulgare, l'heureuse fortune d'obéir depuis près de trente ans aux ordres d'un prince hors de pair. Il avait connu les luttes fratricides et les révolutions. Mal situé, taillé vaillamment par la mer, isolé de tout, encerclé de montagnes, commandé par ses voisins, sans frontières naturelles, la Serbie méritait à coup sûr, dans le retard de son développement, les circonstances atténuantes. Il y a quatre ans, un grand frémissement l'a secouée. L'annexion de la Bosnie a brisé pour elle un rêve, qui nous doute n'était qu'un rêve; mais il est des rêves dont la perte est cruelle. La Serbie a senti passer sur elle la loi d'airain et elle a virilement résolu de s'y conformer. Pouvons-nous évoquer sans émotion la lutte qu'elle a soutenue pour se doter des armes qu'elle voulait, pour choisir ses canons—ces canons français grésilles auxquels dans l'été cinquante-cinq canons turcs sont tombés en ses mains—et résister à la pression étrangère qui prétendait lui imposer un autre matériel, une autre orientation?

Pour ce brave petit peuple, l'année de 1908 a été le ferment de la renaissance. Pour que son armée soit passée de l'état médiocre, où l'on sait quelle était alors, à l'état excellent où on la voit aujourd'hui, il faut que le travail des derniers mois ait été un travail fécond. Régularité de la mobilisation, sûreté des méthodes et du plan, discipline et instruction des hommes, l'armée s'écrit à tout ce qui, hormis le nombre, décide de la victoire. Et sans doute ce résultat est à l'honneur du Roi et de ses ministres. Mais de tels progrès sont-ils possibles sans l'unanimité consentante des volontés? Non certes, et c'est bien la nation tout entière qui a voulu le relèvement dont les succès d'hier portent un si fier témoignage.

L'élan populaire des Grecs n'est pas moins significatif. Le mouvement en avant de l'armée du diadoque ressemble à une marche triomphale. Ce sont des frères qui retrouvent des frères. Les prêtres marchent avec les soldats. Pourquoi le céler? Les Grecs, au seuil de cette crise, avaient, plus que d'autres, le droit d'en peser les risques. Le souvenir de l'invasion turque était présent à leur esprit. Ils avaient vu leurs villes brûlées, leurs campagnes dévastées par les vainqueurs. Ils ont cependant voulu la guerre, eux aussi. Ils s'y sont préparés moralement et matériellement. Ils ont fait à cette préparation le sacrifice le plus pénible à un peuple essentiellement politique: celui de leurs divisions intestines, le sacrifice le plus dur à un peuple profondément orgueilleux: celui d'abandonner à des étrangers l'instruction et le commandement de leur armée. Le Roi, que l'âge et l'expérience rendaient hésitant et qui n'a pas caché ses hésitations à ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher pendant son voyage de retour, a été gagné, entraîné, soulevé par l'enthousiasme populaire. La guerre était le vœu de tous: paysans, ouvriers, bourgeois. Pour participer à cette guerre, les Grecs sont venus de partout, de Turquie, d'Egypte et des Etats-Unis. L'unité morale que des ministres peu clairvoyants se proposaient naguère d'établir en France par des lois vexatoires, s'est formée en Grèce avec une admirable spontanéité. Quant aux Monténégrins, on eût dit, à entendre leurs chants joyeux, qu'ils parlaient pour une fête.

Combien est secondaire, en tout cela, la rôle des gouvernements! L'histoire se fait par en bas et non point par en haut. Les peuples balkaniques ne sont pas encore les maîtres de la péninsule. Mais ils viennent de s'affirmer maîtres de leurs destinées.

Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'effort oriental débordait sur l'Europe; si deux ou plusieurs grandes puissances venaient à y intervenir, c'est d'en bas aussi que monteraient les résolutions décisives qui généraliseraient la guerre.

Voyez la Russie et voyez l'Autriche: l'un et l'autre, les gouvernements sont dépassés et débordés. A Saint-Petersbourg, M. Sazonoff, à Vienne, le comte Berchtold, croient encore à l'efficacité des transactions diplomatiques. Mais à l'horizon lointain tressaillent les premières palpitations qui, demain, seront sensibles au centre. D'un côté, c'est tout le slavisme politique-sentimental qui a révé d'abord de mener le Tsar blanc à Sainte-Sophie, qui s'est contenté ensuite de concevoir la grande Bulgarie de San-Stefano, qui ne permettait pas aujourd'hui que les Etats slaves vaincus fussent diminués d'aucune partie de leur territoire, que les Etats slaves vainqueurs fussent dépourvus de leur victoire. De l'autre côté, c'est l'impérialisme économique et territorial, éveillé par Bismarck, nourri par Kallay, élargi par Czernin, qui veut pour l'Autriche-Hongrie une part mal définie, d'ailleurs, de bénéfices orientaux. Que ces deux courants se heurtent: les ministres, malgré leur effort pacifique, risquent d'être conduits au pire.

Le monde nous apparaît ainsi

## DEPECHEES ETRANGERES.

**BALKANS**  
**Atrocités commises par les Bulgares**  
Berlin, 14 novembre.—Le correspondant de la "Vossische Zeitung" insinue dans ses rapports que les Bulgares ont commis des atrocités contre les Turcs et que la guerre actuelle est plutôt une boucherie qu'autre chose.

Dans une dépêche de Semlin, Hongrie, de l'autre côté de la rivière à Belgrade, le correspondant déclare qu'il tient de bonne source que les troupes bulgares ont mutilé les corps des soldats turcs après la bataille de Kirk-Kilissah et promené leurs têtes au bout de leurs baïonnettes. "C'est la barbarie combattant la barbarie, et une haine d'un siècle combattant une oppression datant de la même époque", a-t-il ajouté.

**Les Turcs demandent un armistice.**  
Londres, 14 novembre.—Il a été officiellement confirmé de Constantinople, jeudi matin, que Kiamil Pacha s'est adressé directement au roi Ferdinand de Bulgarie pour obtenir un armistice en attendant les préliminaires de la paix.

Une dépêche de Constantinople au "Daily News" dit: "A quatre heures cet après-midi, l'information a été donnée à ceux qui se présentaient au mi-

M. René Waltz, et dans le volume sur paru—malheureusement, car, pour la prose plus dispersée et moins connue, de tels extraits qui valent ceux de M. Victor Giraud pour Chateaubriand seraient encore plus utiles—"Poésie" en lisez avec l'introduction, les pièces qui concernent Milly. Prenez aussi la "Jeunesse de Lamartine" de M. Pierre de Lacroix, autre livre récent où se trouvent les pages les plus documentées que l'on ait écrites sur les origines, le milieu et l'adolescence de Lamartine.

Le portail de la cour de Milly n'y plus la vieille porte de bois qui s'y trouvait encore à ma première visite. Mais la maison a toujours sa porte de chêne à caissons contemporaine de la maison bâtie en 1705, comme nous l'apprend un acte signé du curé de Milly. Elle a le perron avec les cinq marches disjointes; à l'intérieur, la cuisine et le vestibule du temps de Lamartine. Elle a dehors le jardin quelque peu modeste, la charmille et la citerne qui ombragent des alyscumores. Elle a le pied de terre touffu et vigoureux qui tapisse entièrement les murs. On cherche la vigne; elle est partout dans le paysage. Et c'est ici, devant ce paysage qui a inspiré dans la même saison, un soir de vendanges joyeuses, au poète vieilli seul et si triste, ces "psalmodies de l'âme", où se sont épanchées une dernière fois, avec quelle abandonnée vivante et quelle pure fraîcheur, l'âme et la poésie d'un Lamartine, qu'il faut lire "La Vigne et la Maison".—PIERRE DE QUÉRIELLE.

**Les billets de Marie Antoinette**  
Compléments, en les précisant, les renseignements que nous avons donnés au sujet des billets de Marie-Antoinette à Jarjayes.

Il en existe encore quelques-uns de ces billets: M. le marquis de l'Aigle en possède un; les autres appartiennent à Mme Frédéric de Parseval. Ils avaient été laissés par Jarjayes à sa fille, Mme de Bourcet; ils passèrent ensuite à la fille de celle-ci, Mme de Beaumont, laquelle épousa, en secondes noces, M. Frédéric de Parseval. Celui-ci se maria avec

**Moins de méintelligence**  
Rochester, N. Y., 14 novembre.—Les délégués à la convention annuelle de la Fédération du Travail Américain ont vu avec plaisir à la session de jeudi matin se terminer le différend qui existait depuis vingt-deux ans entre la "International Association of Steam and Hot Water Fitters" et la "United Association of Plumbers, Gas Fitters and Steam Fitters".

Dans la journée les délégués de la Grande-Bretagne et de l'Ecosse ont exposé les conditions politiques et industrielles de leurs pays respectifs aux membres de la convention et ont exprimé leur opinion sur la situation américaine.

**Rapport officiel.**  
Cincinnati, Ohio, 14 novembre.—Il est démontré par le compte officiel du comté Hamilton, publié par les commissaires d'élection, que le congressiste Nicholas Longworth, genre du colonel Théodore Roosevelt, a été battu de 97 voix par Stanley Bowle, démocrate, comme candidat au Congrès du Premier District de l'Ohio.

**Détenu pour vol.**  
Washington, 14 novembre.—Julian H. Davis, un ancien employé de l'Asile des Fous Pennsylvania à Harrisburg, au lieu d'entreprendre son voyage de noces, comme il le devait, est parti jeudi avec un détective pour répondre à l'accusation d'un vol de \$1,200 commis par lui dans les voûtes de l'Asile. Il a laissé derrière lui Mlle Mamie E. Baker, de Harrisburg, sa fiancée, dont l'arrivée ici mercredi a causé son arrestation. Davis a été pris au moment où, avec Mlle Baker que le détective suivait depuis son départ de Harrisburg, il sortait d'un hôtel de l'avenue Pennsylvania. La jeune femme a eu une attaque de nerfs.

**Mort du juge Bell.**  
Shreveport, La., 14 novembre.—Le juge T. F. Bell, qui était bien connu au Sud, est mort à sa résidence ici ce matin.

Il descendait d'une famille distinguée de la Virginie et fut juge de la Première Cour de District de la Louisiane. C'était aussi un Vétéran Confédéré. Il était sous le commandement du Gén. Price quand il fut fait prisonnier par les fédéraux près de Shreveport. Après la guerre il se fixa en Louisiane et y exerça le droit.

Le juge Bell succéda au juge Land quand celui-ci démissionna en 1903 pour prendre son siège à la Cour Suprême.

Il y eut peu de figures plus remarquables en Louisiane que le juge Bell quand la question de l'abolition de la loterie fut agitée et se termina par l'élection du gouverneur Murphy J. Foster, en 1892.

Le juge Bell était du côté de l'élément anti-loterie et prit part à tous les grands conseils politiques qui eurent lieu à l'époque parmi ses partisans.

Il prit une part active à la campagne de 1892 et fut ensuite nommé président du Comité Central d'Etat.

**En vacances.**  
Princeton, N. J., 14 novembre.—Le président-élu Woodrow Wilson tiendra les correspondants de journaux occupés quand il partira en vacances la semaine prochaine. Il a dit jeudi qu'il avait l'intention de faire de longues excursions à bicyclette comme il en avait coutume depuis des années quand il passait ses vacances en Angleterre.

Le gouverneur Wilson s'embarquera samedi après-midi pour la retraite, à une petite distance de New York, où il va passer un mois. Un groupe de correspondants qui s'étaient déjà pour les voyages à bicyclette s'y trouveront avec lui.

Le président-élu compte aussi faire des promenades à cheval dont sa plus jeune fille raffole, a-t-il dit.

**Mille de Pierrelot, et fit don, en mourant, de ces billets (et d'une lettre du comte de Provence à Jarjayes) à sa femme. Ce fut pour obéir aux intentions du défunt que le billet ou la Reine déclare renoncer à "un beau rêve" fut donné au comte de Chambord.**

Quant aux autres billets, qui appartenaient à M. Zangiachini, ils furent détruits, non dans l'appartement de celui-ci, mais à l'Hôtel de Ville, où ils avaient été transportés, lors de l'incendie de mai 1871.

**Dépêches Américaines**  
**Encore un changement.**  
Monongahela, Pa., 14 novembre.—La ville Eighty-Four, du comté de Washington, qui a une population de 700, n'a jamais donné un vote républicain. Il y a quelques années un républicain se rendit à Eighty-Four avec l'intention d'y travailler, mais il n'y resta pas jusqu'au moment des élections.

Le nom de Eighty-Four fut donné à la ville à l'élection de Cleveland comme Président en 1864. Elle s'appelait avant cela Fifty-Six, en l'honneur du président James Buchanan, qui fut élu en cette année.

Les habitants de l'endroit se proposent maintenant d'adresser une pétition au Maître de Poste Général à l'effet d'obtenir qu'il change le nom actuel de la poste en celui de Nineteen-Twelve à cause de l'élection de Woodrow Wilson.

**Singulier moyen de se réjouir**  
Pittsburg, Kan., 14 novembre.—Les suffragettes du comté Crawford, Kan., se préparent à célébrer jeudi soir leur récente victoire aux polls de cet état en faisant un grand feu de joie avec leurs chapeaux dans le square de l'hôtel de ville. Toutes les femmes qui assisteront au meeting auront à brûler au moins un chapeau de l'année dernière.